

papier peint

Soustraire le nécessaire, ajouter le superflu.

Ce vieux paradoxe. Être et se voir être. Se voir sans yeux, au moyen de médiations toujours discutables. Agir et questionner l'action. Publier des textes périodiquement, une manière de rythmer la vie, plus, une façon d'être en vie (et le rythme serait l'expression de la vie même ? La vie serait un phénomène ondulatoire en même temps que corpusculaire ?). Mais quels textes ? J'ai creusé des mois durant dans la caillasse à la recherche du filon et les mots m'arrivent de l'extérieur. Les textes qui me sont intimes. Ce qualificatif roule et rebondit et ramène le mot pieuvre, un clin d'oeil à Georges Henein faisant un clin d'oeil à Henri Michaux, qu'on retrouvera en se reportant à l'éditorial du numéro 2 de la revue, daté du 5 avril 2004. Je crois que si cet animal remonte des abysses à ma surface, c'est à cause des méduses, qu'on a pu croiser en parcourant les colonnes du dernier numéro. Ainsi les textes feutrent et forment avec mes jours un textile protecteur. Nouvelle rubrique cette année : un résumé bimestriel de *Plus belle la vie*.

La Défense selon Gatién



<http://24552214552221147136.over-blog.com>

Poésie

Quoi, du sol ou de la guerre ?
Après tout, la rumeur ne porte que sur le vent
et le respir,
l'avancée des milliers de frelons dans les racines et sur
les joncs.
La terre se tient debout, loin des traces anciennes,
dans les régions irriguées, le bruit de la pierre
cet Eden où croît à l'abri des déserts
la soif dans les yeux des éveillés.

La clef

On dit la vie est courte, elle est longue de regrets,
de bouts, de rien,
la clef laissée au clou, on voudrait descendre,
interrompre le bruit du temps.
Il aurait fallu un grand coup de vent d'amour,
mais qui peut, dans la nuit, chérir ce qui va poindre ?
Et la question insiste, rouillée.

Corinne Haddad

Un air de feu

Dans le lac de mes os
ça fredonne un air de feu
qui se propage dans l'onde
jusqu'à ma langue

et ma langue tâtonne
dans l'obscurité de ta bouche

et ma langue illumine
ton salon grenat

et ma langue frôle
ton attente à l'angle
d'une frêle angoisse

Dans le lac de mes os
ça fredonne un air de feu
qui se propage dans l'onde
jusqu'à ma langue

et ma langue frotte ta lampe
dans l'obscurité de ta bouche

et ma langue enlumine
ton sibyllin grimoire

et ma langue frôle des frelons
sur ton grand miroir
qui me fait, moi, rire

Dans le lac de mes os
ça fredonne un air de feu
qui se propage dans l'onde
et ma langue tâtonne et se perd
à l'infini, et rit, et pleure

Acide universel

Je suis à la recherche de la vérité
et la vérité est un acide universel
m'est intime l'odeur des corps fumants
m'est intime l'annulation des simulacres
les collisions, les répulsions, les fusions

les ecchymoses, les brûlures, le zéro absolu
l'abolition des distances de sécurité,
m'est intime la plainte des pare-chocs
des flaques balafrees
des fossés entaillés
l'appréhension directe du vide
et griller le feu nu, rougeoyant tout autour

Je suis à la recherche de la vérité
et la vérité est un acide universel
m'est intime le cri des lignes de fuite
des oiseaux paratonnerres
des escaliers de foudre jusqu'à l'ozone
m'est intime l'apparition subite d'un lointain
lorsque les nuages sont de grandes montagnes sacrées
pourpres posées dans le soir
qu'on pourrait presque grimper

Je suis à la recherche de la vérité
et la vérité est un acide universel
m'est intime l'anéantissement pur
ma propre dissolution
de crustacé
dans la marée noire du vivant
m'est intime la refonte des masques écumeux
qui vampirisent mon souffle et mes rêves de lagon
approfondissent ma nausée de leur mépris de mouette
et boivent la poussière sur le cuticule de mon âme

Je suis à la recherche de la vérité
l'acide universel m'a rattrapé

Camille Berberian

Vérités

Il faut surtout savoir se taire,
Ne rien dire, ne pas affronter
Les autres et bien se courber
Sous les regards autoritaires.

Il faut être discipliné
Sous les ordres des imbéciles
Et prendre son rang dans la file
De ceux qui sont bien ou mal nés.

La vie n'est qu'une parenthèse
Où l'on a mal dans tous ses joints.
Devant soi sont tracés des points
Qui n'offrent que bien peu de thèses.

Il faut subir les habitudes
Qui emprisonnent le désir.
Et, si l'on rêve de partir,
Le rêve passe devant l'étude.

Mina

Ma négresse a les yeux dorés.
Toute noire, je l'ai adorée
Au premier jour. Je la caresse,
Si elle veut bien, la tigresse.

Perchée tout en haut des livres
Ou bien couchée sur le tapis,
Elle me surveille, tapie,
Et son regard fixe m'enivre.

Elle guette aussi les oiseaux
Qui volètent près de mes vitres
Et, dans l'au-delà, font les pitres,
Déchirant l'air de leurs ciseaux.

Mina rend l'âge supportable
Au soir où je finis ma vie,
Griffonnant ces mots sur ma table.
Malgré ses griffes, je l'envie.

(Suresnes, le 12 décembre 2008)

Paul Gilles

Fatras délicieux

Recueil d'aphorismes douteux

Je pourrais écrire la vie de chacune des pompes que je fais, avant et après ma douche. Décrire la dureté de la cinquième, la libération de la dixième, le second souffle de la quinzième, chacune parle et raconte son propre et incomparable effort de vie ; de même, je pourrais passer ma vie à marcher sur un unique trottoir, aller du même épicier au même appartement, toujours par le même chemin, cela ne m'empêcherait pas d'écrire des centaines d'histoires différentes, car chacun de mes pas est d'une infinitésimale différence, une différence implacable et créatrice. Un éventail infini des possibles quantifiés se découvre, pour peu qu'on y prête le regard et l'attention ; rien ne peut mieux en moi produire l'étrange sudation de mes glandes artistiques, et lancer mes doigts mal dégrossis à l'assaut du clavier impassible. L'instant qui produit l'histoire n'est pas quantifiable en montre.

Du micro au macro, les dimensions restent finalement les mêmes, car la barrière ultime reste l'infini.

Zo

Chroniques urbaines

Hautes-Alpes

Les cimes des tours du XIII^{ème} arrondissement sont prises dans le brouillard. Le ciel est blanc et il ne reste d'elles, dans ce blanc, qu'une trace. L'air saturé d'humidité apporte un parfum d'automne, terre, cendres, qui étreint le coeur. Pour peu de feuilles vertes qu'il reste aux branches des arbres de l'avenue de Choisy, elles ont cette teinte forte que seul le gris sait donner au vert. Le cuivre et l'or se marient dans le plomb. L'asphalte luit. Les semelles de mes chaussures savent le froid du sol, je sens mes orteils, je laisse entrer en moi la saison.

Cha

Le Mirador

Par Zo

Chapitre 2

En plus de télécharger de nombreux films et albums, j'ai, comme tout le monde, fait le tour des sites dits spéciaux, type mort en direct, porno hardcore, info bidon, sites truqués, etc. J'ai téléchargé des vidéos pornos filmées par des amateurs avec leur téléphone portable, des extraits d'images de guerre et de torture,

des petites vidéo faites par des particuliers pour filmer une blague, ou un truc à la *Vidéo Gag*, j'ai vu des images détournées de campagnes électorales et publicitaires, vu les scènes censurées de *South Parc* et de *Basic Instinct 2*, les versions démo de nombreux jeux et disques, regardé tout et n'importe quoi, de nombreuses semaines durant, plusieurs heures par jour.

Internet était un recours : ça ou la folie.

« L'été c'est la saison où on n'a pas de vie, et l'hiver c'est la saison où tout est mort. »

Je m'en fiche, car mon écran d'ordinateur ne connaît pas la nuit, tout au plus la veille.

Au début j'allais au café sur la place du village, c'était la pause, entre les pâtures, plus haut derrière l'horizon, et la ferme, pesteuse au bas du village, derrière le panneau communal. Mais je n'y mets plus les pieds, déjà que je ne bois pas, perdre mon temps là-bas, c'est plus possible...

Tous les jours de nouvelles images – non, pas tous les jours, sur Internet pas de nuit pas de jour, juste la mise en ligne, constante et instantanée, de nouveaux films, de nouveaux teaser – tous les jours, donc, je dois télécharger de nouvelles images, avant qu'elles ne fuient et disparaissent irrémédiablement dans les combles du système, ou à la page 38 d'un site en déconstruction. Il faut que je sois aux aguets, constamment, ne pas rater la perle semée sur la banquise, ne pas passer à côté car elle ne m'attendra pas. Chaque instant de nouvelles filles sublimes viennent s'offrir entre dix et quarante secondes, gratuitement, sans fin. Ici la vie est gratuite.

Alors je passe ma vie devant l'écran d'ordinateur. Je chatte rarement, je ne trouve rien à dire, mais je sillonne l'éventail infini des sites. J'écrase la semaine en un jour, le jour en une minute, et la minute en un claquement de secondes. Je ne calcule plus qu'en temps de téléchargement.

Le temps passe, l'image s'incruste en moi.

Pas de crise notable. La vie ainsi trafiquée devint presque normale.

J'ai tenu trois semaines sans mettre les pieds dehors, juste à les regarder, bandant mollement, incapable de comprendre d'où venait ces centaines de filles, incapable de détacher les yeux de l'enchaînement ininterrompu de gymnastique, de couples, de caresses ; et même si c'était assez pauvre point de vue érotisme, quelque chose d'autre que mes couilles restait rivé à l'écran, dans l'attente de savoir quoi attendre.

Il y en avait tant, et tout le temps, je ne pouvais pas imaginer en manquer une, c'était comme si on me révélait le monde dans son infinie et impétueuse diversité, comme si l'on tournait à toute vitesse les pages du Livre de la Vie sous mes yeux ; il serait évidemment hors de propos de prendre une pause pour se rendre aux toilettes, non ? Peu importait la répétition des postures, des gestes, des étreintes, seul l'enchaînement de visages inédits avait valeur d'expérience. Je devenais presque immortel à force d'expérience. Leur vacuité n'entamait en rien leur constance et leur pragmatisme. Elles étaient sous mes yeux. Par un jeu de l'histoire et de ses dogmes, le plus gratuit revêtait le manteau d'or fourré du plus précieux, et rien, rien jamais rien, ne pourrait rivaliser avec cette mise à disposition de l'infini,

pas un homme, pas une femme, pas une idée. Ici il y avait tout, et donc rien, selon l'oblique de l'âme.

Au début, mon père et mon frère ne dirent rien de mes occupations. Ils ne firent aucune réflexion sur mes heures d'enfermement, mais, quand le printemps pointa le bout de ses ruisseaux, de nouvelles contingences froides, dures et toujours stupides, crevèrent ma bulle pour me plonger dans l'enfer éblouissant des granges familiales, à racler les congères de souillures, et nourrir l'armée de cochons bruns. Il fallut abandonner mes muses, ces visages inconnus – Brésil ? Roumanie ? Ouest Mississippi ? – et retourner à l'astreinte virile de la vie paysanne. Mais je m'en fichais, car le sommeil aussi m'était passé.

Je m'attachai rapidement à une jolie blonde à la peau pâle et fraîche, aux seins lourds et naturels. Des hanches adoléscentes mais fermes dans leur noble costume de graisse adolescente donnaient à sa silhouette un fuselé de sirène. Elle avait un visage d'ange américain comme sur les paquets de cigarettes dans les films de guerre, et des yeux gris qui m'électrifieraient en partant des pieds. J'aimais les veines bleues de son cou. Mais je ne craquais pas pour elle tout de suite, ses concurrentes étaient légion, et leur plastique souvent plus parfaite.

Ce fut progressif.

Je la remarquais plus facilement, et plus régulièrement, de jour en jour. Un effet de contraste amplifiait sa présence à ma proximité.

Je compris alors qu'elle souhaitait se dévoiler à moi, et rien qu'à moi ; au fur et à mesure de mes visites, lentement, comme dans la vraie vie où on ne baise pas avant l'apéro. Dans une véritable et normale chronologie amoureuse. Son regard ne trompait pas, j'avais beau regarder par dessus mon épaule.

Donc, au début, je ne téléchargeais d'elle que de pudiques strip-tease, une ou deux branlettes, rien de très violent comparé à ses copines des cases d'à côté. Puis, un mois plus tard, vint la pénétration vaginale. Une sommaire levrette filmée façon caméra subjective, sans éjaculation ni rien ; c'était assez moche, mais son visage de trois quart continuait d'irradier l'image sur une fréquence trop subtile pour que l'étalon en train de la besogner puisse la ressentir. Mais moi je la sentais. Je ne sentais plus que cela. La lumière me baignait entièrement.

Cette vidéo, copiée, effacée et sauvegardée cent fois, fut mon premier choc sexuel.

Avant, la masturbation était une activité clinique où le fantasme avait peu à voir, ou ponctuellement, comme sur ordonnance. Mais le jour où j'ai vu le tendre duvet rose de ses lèvres éclore enfin, son corps tout entier vibrer et trembler, se plisser et glisser sous des mains qui n'avaient pas de visage, virer du blanc au rose comme le lait se teinte d'alcool, quand j'ai entendu sa voix rauque implorer toujours plus de douleur, son souffle monter en cadence tout en devenant plus grave, plus rien, plus rien alors n'eut d'importance pour moi. Plus aucune de ces blondes aux seins décolorés, plus aucune de ses brunes goulues, plus rien ni personne ne pouvait rivaliser avec elle. Elle m'avait courtoisé et venait de faire sa révélation. C'était si intime, si tendre, si doux...

Ce jour là, la terre devint un peu plus ronde pour moi. Mon sexe dans ma main n'avait jamais été aussi dur. A travers lui, c'était elle que je serrais si fort. Je voulais être son homme, son fils, son père et son amant.

À suivre

Le yéti d'Albi

par Frédéric Jacquemet

Mardi. 9h30.

Apolline respirait régulièrement.

La piqûre du docteur Perret aidant, elle avait fini par trouver le sommeil, sa main gauche serrée dans celle de Donatien et l'autre posée à plat sur son ventre dans un geste instinctif d'apaisement.

Ses yeux clos étaient bordés d'un profond cerne bleuâtre et sa joue tuméfiée disparaissait en partie sous le pansement qui lui couvrait la pommette.

Donatien la trouva belle, même ainsi. Il eut immédiatement honte d'une pensée aussi futile dans un pareil moment.

Mais il ne put s'empêcher d'admirer avec dévotion la naissance de la poitrine d'Apolline dont la chair douce et blanche attirait irrésistiblement son regard. Il s'en voulut encore et tenta de se replonger dans ses réflexions.

En bon fonctionnaire de haut rang, « La Préfectorale » lui ayant façonné le caractère, il s'efforça d'analyser rationnellement et froidement la situation.

Le calme relatif de ce début de matinée n'allait pas durer car il lui faudrait bientôt affronter sa mère et ses inévitables questions. Il mit donc à profit ces précieuses minutes pour se forger une opinion ainsi qu'une attitude adéquate.

Mais ses yeux revenaient souvent vers Apolline dont la présence le troublait et l'empêchait de se concentrer.

Presque inconsciemment, il se pencha sur son front où perlait un peu de sueur. Il y déposa délicatement ses lèvres et en profita pour humer le doux parfum de sa peau.

Apolline poussa un profond soupir et parut de détendre enfin, car sa main droite quitta son ventre et sa bouche s'entrouvrit pour rencontrer celle de Donatien.

Il la prit dans ses bras avec d'innombrables précautions et ils demeurèrent ainsi, endormis l'un contre l'autre, longtemps après que Marguerite Armand eût regagné son domicile avec toute la discrétion dont elle était capable.

Elle poussa même le savoir-vivre jusqu'à éviter le couloir desservant « sa propre chambre », mais ne put résister à sa curiosité dévorante ni aux consignes de Léonie.

Sur la pointe des pieds, aux alentours de midi, elle regarda subrepticement par le trou de la serrure et ce qu'elle y vit la conforta dans l'idée qu'elle s'était déjà faite.

Donatien et Apolline dormaient côte à côte, main dans la main.

Il était évident que ces deux oiseaux-là s'aimaient d'amour tendre.

Marguerite s'en retourna vers sa cuisine, puis d'un air décidé, elle décrocha son torchon et sur le coup de midi, l'agita trois fois de haut en bas en se mettant à la fenêtre.

Ce sémaphore domestique lui permettait de communiquer avec Léonie en s'épargnant des allées et venues fastidieuses et peu discrètes.

Ce qui, au regard de la situation, n'apparaissait pas superflu.

À suivre

Collisions

Sybille

J'interroge un correspondant sur le caractère sibyllin d'une remarque de son mél du 29 décembre 2008. Et puis je retrouve une de ses missives, datant du 29 décembre 2007, où il trouvait sibyllin un mél de moi auquel il n'avait rien compris, disait-il. Ajoutons à cela que l'intrigue de décembre du feuilleton *Plus belle la vie* tournait autour de Sybille, mystérieusement en contact avec un demi-frère, par le truchement des rêves.

Prière d'insérer

Catalogue de romans à écrire

Martyrisée par son Tancarville

« Vingt ans que ça dure. Depuis vingt ans il se dégingle chaque fois qu'elle étend le linge. Fallait pas prendre un bas de gamme chez un soldeur. L'homme avait rapporté ça sans s'être trop foulé. Il est parti, le Tancarville est toujours là, bricolé au fil électrique bleu électrique – tant qu'à faire. Et elle sent, à chaque lessive, le lent sabotage de sa psyché calaminée. Et elle redresse la structure gauchie, elle ramasse les chaussettes tombées, elle redéploie les pantalons effondrés, pendant que s'affaissent un à un les différents aspects de ce qui fut sa personnalité. Lessivée. »

C'est ainsi que le site Kesstulis.com présente *Martyrisée par son Tancarville*, roman un peu oublié de Cha Beldeleau, réédité cette année aux éditions Automne, qui donnent une seconde chance à des textes passés de saison.

Je l'ai lu et j'ai failli rien comprendre, parce que j'ai une machine à laver avec un sèche-linge. Heureusement, il y a de petites illustrations qui permettent de bien saisir comment se déplie un Tancarville. Mais ce qui me plaît c'est le pop-up qui s'ouvre au centre exact du livre : tout l'étendage de linge se déploie. On peut même ajouter de petites chaussettes prédécoupées, qu'on trouve sur une planche en dernière page.

<http://prunelle.over-blog.com/article-24465643.html>

Plus belle la vie

Résumé bimestriel

Deux trucs marquants, dans les deux mois écoulés :

La captivité de Quentin, sequestré dix ans par sa tante pendant que ses parents sombraient, retrouvé grâce au

lien psychique que Sybille établit avec lui et à la confiance que Louna, maîtresse passagère du père en reconstruction, fait à cette dernière : de fait Sybille et Quentin sont frère et sœur par leur mère qui avait fait à celle de Quentin un don d'ovule - anonyme mais révélé grâce à un test ADN autorisé par le juge.

L'abandon de ce dernier par Thomas qui, bouleversé par le retour du Royaume des Morts de Nicolas, ancien amant, sort avec Bruno, patron de Mélanie – elle avait besoin d'argent du fait de son appartenance à une secte dont il la débarrasse – et candidat à l'épouser à cause d'un amour sexuellement peu assumé et de la pression de son oncle vieillissant. Ce même Bruno bénéficie de contrats juteux grâce aux exactions de deux mafiosi qui persécutent Roland afin de lui voler son bar.

Cha

Ethylistiques

Pour contribuer : parisbarcelone@hotmail.com

Il s'agit de répéter à l'infini, mais de façon différente à chaque fois, l'information suivante :

Un nouveau problème politique pour l'Union européenne

(Extrait du journal polonais L'Echo de la Vodka)

On sait que récemment a été organisé en Russie un marathon : il s'agissait de boire un grand nombre de litres de Vodka, le vainqueur en gagnant dix litres. À l'occasion, on offrait aux candidats des petits pains nappés de moutarde et de saucisson. On connaît le résultat du concours : un mort et cinq hommes en coma profond (cf : article de Libération du 22-23 novembre 2003).

On apprendrait des milieux autorisés (tout à fait officieusement) que ce concours original a donné l'idée aux responsables de l'Union européenne de modifier les critères de choix pour accepter en leur sein les nouveaux États candidats à l'entrée dans l'Union, notamment les pays de l'Est : Pologne, Tchéquie, Slovaquie, Roumanie... les critères socio-économiques actuels se révélant fort complexes. Le marathon serait organisé sur le même modèle et le gagnant intégrerait automatiquement l'Europe. Selon les protagonistes, ce nouveau critère aurait deux vertus majeures : la simplicité et le plaisir alcoolique pour tous ces pays candidats. G.W. Bush, consulté, s'y est montré très favorable, persuadé que son poulain préféré, la Pologne, avait toutes chances de réussir l'épreuve.

Cependant, outre le choix des représentants de chaque pays (très faciles à recruter là bas, dit-on, vu les habitudes de consommation) de nombreux sujets de discorde se seraient manifestés. Tout comme en politique étrangère et conformément à l'habitude, les États ne parviennent pas à un accord.

Plusieurs pierres d'achoppement sont apparues : tout d'abord, le choix du nappage des pains.

L'Allemagne opterait pour les Wurst bavarois, l'Irlande pour le bacon, l'Italie pour la mortadelle, l'Espagne pour le chorizo, le Royaume-Uni pour la confiture à la menthe (ce qui fait rire dans les chancelleries). Mais c'est la France qui se montre la plus difficile. En effet,

sous le prétexte de ménager les susceptibilités régionales, surtout à l'heure actuelle, ses représentants eux-mêmes se déchirent, hésitant entre le « Jésus » de Lyon, la « Pancetta » corse, la saucisse de Morteau, les « diots » de Savoie et bien d'autres spécialités.

La deuxième difficulté provient du contenant. Seuls, deux pays se montreraient en accord : l'Irlande et l'Allemagne, optant pour la chope à bière de dix litres. Mais l'Espagne tient à l'outre castillane et l'Italie à la fiasque. Quant au Royaume-Uni, il exige la tasse à thé (ce qui fait rire dans les chancelleries). Mais c'est la France qui se montre la plus difficile. En effet, afin de ménager les susceptibilités régionales (surtout à l'heure actuelle), ses représentants se déchirent, hésitant entre le foudre bordelais, le tonneau bourguignon, le magnum champenois, la dame-jeanne provençale et bien d'autres contenants locaux.

Mais la difficulté essentielle provient du choix du breuvage. L'Italie voudrait le lacrima christi (trop doux), l'Irlande le whiskey, l'Espagne le mauvais Bourbon, l'Allemagne le schnaps, les puritains du Royaume-Uni le lait (ce qui fait rire dans les chancelleries). Mais c'est encore la France qui se montre la plus difficile. En effet, afin de ménager les susceptibilités régionales, surtout à l'heure actuelle, ses représentants se déchirent, hésitant entre le calva de Normandie, le cognac de Charente, l'armagnac du Sud-Ouest, les alcools blancs d'Alsace, et bien d'autres spécialités.

Dans ces conditions, la conférence risque, comme les précédentes, de s'éterniser ou de ne pas aboutir.

Faudra-t-il un référendum ? Un certain V.G.E. l'évoquerait déjà !

Cependant, une autre solution serait envisagée : faire appel, vu leurs compétences et la large avance de leur pays en ce domaine, aux bons offices de messieurs Poutine et Eltsine.

Chroniques intimes

Vienne (extrait)

J'ai les mains tellement sèches que je les sens mouillées. C'est tout ce savon et puis les crèmes anti-bouton et encore le savon

je me décape. Ça frotte sec, ça badigeonne et rebadigeonne et après quand ça agit, ça tire bien tout je me dépèce. Je manque d'humidité. Sur moi, partout. Je voudrais quelqu'un pour être humide avec moi, histoire de passer à autre chose que cette peau lisse, douce, propre et seule. Quand elles glissent l'une sur l'autre je m'aperçois alors de la douceur de mes cuisses, et de son immense inutilité. Un corps gentil finalement mais désœuvré

rendu à lui-même

à son attente et ses désirs, en proie au narcissisme c'est-à-dire à son autosuffisance. Mais très vite la question va resurgir. Toute cette vie, ces efforts, ce corps sympathique, pour quoi ? Pour qui.

Et je reste seule. Et *qui* me manque tellement que ça fait un creux comme l'univers quelque part je sais pas où entre l'âme et la chair.

Marion

Septième ciel

Il y avait au grenier des caisses de jouets cassés, des boîtes de photos jaunies, des étagères chargées de dossiers et de livres usés. Les tommettes du sol se déchaussaient. Par la lucarne aux carreaux fêlés, des rais de lumière venaient faire danser la poussière, on éternuait. Les murs mansardés étaient tapissés de *Petits Parisiens* d'un siècle passé.

L'enfant y venait pour se délecter des crimes d'antan et des actions musclées de vieux gouvernements. Elle escaladait des tabourets, lisait, le cou tendu, les yeux rivés haut, les articles en colonnes, suivait les feuilletons comme elle pouvait, tâchant de repérer des dates pour mettre les épisodes dans le bon ordre. Alors le long ennui disparaissait. Alors la vie palpait.

Au grenier.

Mais qu'est-ce qu'elle faisait ?

Elle lisait le P'tit parisien

Elle s'intéressait à la politique

Elle lisait le P'tit Parisien

L'plus fort tirage des journaux du matin.

Adieu Moby Dick

Au loin sur la banquise étale étincelante, trois monticules alignés, l'on devine une crevasse, le passage d'un navire brise-glace ? d'un avion ? quoi d'autre abîmerait le manteau pommelé ? Ou alors...

À mesure que l'on se rapproche de la ouateuse peau d'orange, le relief éphémère monte sur la ligne d'horizon. Qui l'avale.

Adieu Moby Dick.

Plongée dans la prison de brumes.

Carlotta

**Je l'ai lu, je l'ai entendu,
je vais en parler****La plus que parfaite ***

Binnie Kirshenbaum, Nil éditions, 365 pages
Traduction Marie-Hélène Sabard

Un roman ethnologique sur une tribu très particulière (une communauté juive de Brooklyn), axé sur les rites de passages à l'âge adulte des jeunes filles, un aperçu de la vie quotidienne dans la banlieue et la classe moyenne américaine, mais qui vise à l'universalité et qui y réussit très bien.

Le chercheur d'or **

Jean-Marie Gustave Le Clezio, Nrf Gallimard, 333 pages

Le prix Nobel a été l'occasion de se replonger dans les romans de Jean-Marie Gustave Le Clezio, un moment de littérature bien française, rare, intelligente, raffinée, subtile et terrible à la fois.

A l'ombre du grenadier *

Tariq Ali, Alhmira, 286 pages

Traduction Gabriel Buti et Shafiq Naz

L'Andalousie au temps de la Reconquista comme si vous y étiez, une intrigue familiale, le choc des

civilisations, l'ombre de la toute puissante inquisition ; Le cadre et l'histoire sont prenants, attachants, mais l'écriture n'est pas à la hauteur du propos.

**Essai sur l'origine des différences
de mentalité entre Occident
et Extrême-Orient. ****

André-Georges Haudricourt

Les Carnets du portique, 81 pages

Présenté par Jean-François Bert

On peut se représenter les différences de mentalité Occident - Extrême-Orient en les ramenant à une discrimination berger - jardinier. Dans un très court texte pétillant d'intelligence, le linguiste a une approche rigoureusement fonctionnaliste et historique. Il privilégie ensuite l'étude des objets dans leur rapport à l'homme, se faisant ainsi le promoteur des ethnosciences. Merci à Jean François Bert de permettre à tous de refaire connaissance avec le savant disparu en 1996 à 85 ans.

**Manuel de savoir vivre à l'usage
des rustres et des malpolis ****

Pierre Desproges, Virgule, 151 pages

On le sait désormais, il y a eu un avant et un après Desproges, et on le lit et le relit avec toujours autant de délectation. Dans ce livre il touche au génie des Ambrose Bierce, Georges Bernard Schaw, Tristan Bernard et autres spécialistes de l'humour noir à tendance anglo saxonne.

Echo park*

Michael Connelly, Points policier, 429 pages

Traduction Robert Pépinv

Où l'on retrouve l'inspecteur Bosch renouant avec les fils de son histoire dans une enquête ou, une fois de plus, il laissera des plumes, mais, un fois de plus, résoudra une affaire récente, une affaire ancienne, et affrontera ses propres démons.

**Ferry, Haures , Briand aux origines
de la loi de 1905****

Présentation de Joël Roman, Pluriel, 63 pages.

Opuscule utile aux sages, aux laïcs, aux bouffeurs de curé, d'iman ou de rabbin. Indispensable rappel sur la loi de 1905, séparation de l'Église et de l'État, pour ceux qui l'auraient oubliée.

Anthracite**

Valerio Evangeliste, Rivages noir, 459 pages

Traduction Jacques Guerif

Un genre de roman un peu transversal, historique, ethnologique, policier : cela se passe dans l'ouest des USA, dans un pays minier, empli de haine, de racisme, de combats syndicaux, dans le monde du capitalisme industriel américain en construction. Une réussite.

Mort d'un expert*

P.D. James, le Livre de poche, 345 pages

Du traditionnel, avec l'inspecteur Dalglish mêlé malgré lui à cette enquête où il aurait presque pu faire figure de suspect.

Les Meurtres de la Tamise*

P.D. James et T.A. Critchley, le Livre de poche, 283 pages
Traduction Denise Meunier

Ici pas de Dalglish mais une enquête qui n'a pas, ou très mal, été faite au XIX^e siècle, reconstituée cent ans après. Un auteur de roman policier et un historien s'associent en archéologues du crime.

La Voix

Arnaldur Indridason, Points, 398 pages
Traduction Eric Boury

On connaît déjà le commissaire Sveisson, rencontré au cours de son enquête dans *La Cité des jarres*. Une description de la société islandaise très alcoolisée et assez pessimiste. L'auteur ne savait pourtant pas encore que son pays allait être en faillite totale quelques mois plus tard.

Robert Strauser

Mille excuses

volées à Edouard

Pour le déménagement je serai pas là pas, je pars en Suisse faire la visite guidée d'une banque.

Zo, Robert Strauser, Paul Gilles, Marion, Gatién Noé, Frédéric Jacquemet, Edouard Strauser, Corinne Haddad, Charlotte Bayart-Noé, Camille Berberian ont participé à ce numéro ainsi que l'équipe des Ethylistiques.